

que nos amis soient effrayés par de faux rapports et nous ne garderons pas le silence.

« L'avenir est entre les mains du Seigneur. Lui seul sait ce qui nous attend ; mais, comme hommes de sens et comme chrétiens, nous disons que nous ne voyons aucun motif de désespérer de l'avenir religieux des Bassoutos, et que nous avons, au contraire, de bonnes raisons pour espérer qu'il se fera encore beaucoup de bien dans leur pays, si Dieu lui donne la paix et bénit les efforts de ses serviteurs. »

D.



LA FÊTE DE LA BIBLE A HERMON

Hermon, 23 août 1882.

Le temps est magnifique : un vrai printemps africain. Les arbres fleurissent dans le jardin, et nous avons quelques semences en terre qui font mine de pousser, surtout de l'oseille, des pois et des épinards. En caisse (en couche, devrais-je dire), nous avons un petit sapin en train de pousser, et dont je surveille les progrès avec amour. C'est un moment de l'année que j'aime et dont je jouis toujours beaucoup.

Dans ces conditions, la fête de dimanche avait toutes les chances de réussir, et nous l'avons célébrée avec entrain. Je vous ai dit de quoi il s'agissait : faire à la Bible une réception solennelle, saluer son arrivée au Lessouto d'une manière frappante, pour bien faire comprendre aux gens qu'il ne s'agissait pas d'un article de commerce que l'on mettait en vente, mais de la Parole de Dieu, par laquelle les hommes sont sauvés. J'avais donc mis les Bibles sous clef, déclarant aux gens qu'ils ne pourraient en acheter que quand la réception officielle aurait eu lieu.

Nous eûmes dimanche une grande assemblée, non seule-

ment de chrétiens, mais aussi de païens, auxquels j'avais adressé des invitations. Plusieurs d'entre eux sont maintenant de vieilles connaissances et viennent parfois à nos services ordinaires du dimanche, mais sans donner signe de vouloir se convertir. Il y a, parmi eux, des types bien divers. L'un d'eux est un petit chef des environs, nommé Lenka, avec lequel je suis en rapports depuis longtemps, et qui n'est pas insensible à la prédication de l'Évangile; mais il cède souvent à la tentation de s'enivrer d'eau-de-vie, et ses tentatives de renouvellement n'aboutissent à rien. Un autre, Khotou, est originaire des environs de Kuruman, et a été membre d'une Église pendant quelques années; il a maintenant trois ou quatre femmes et vit dans tous les vices du paganisme, mais il est assez régulier à nos services, auxquels il assiste, *la Bible à la main*. Il la lit avec componction avant et après les services. Mais j'ai peur qu'il ne se croie trop bon et ne se doute pas que la Bible lui dénonce des péchés auxquels il devrait renoncer pour être réellement sauvé. Un autre, c'est mon ami Morakabi, le plus grand païen du district, un grand patriote, chevalier sans peur, mais non sans reproche, toujours le verbe haut avec tout le monde, mais sachant dire la vérité quand d'autres ont peur de la dire. A vues humaines, celui-là mourra dans ses idées païennes; je ne me le figure guère chrétien, mais cela ne veut pas dire du tout que je le croie inaccessible aux influences du Saint-Esprit. Lui aussi peut être régénéré et transformé, devenir un disciple du Sauveur, et c'est avec cette assurance que je lui parle souvent des intérêts de son âme.

Mais je perds du temps à te parler du public. Nous nous réunîmes donc près de l'Église; je fis parler deux catéchistes, qui adressèrent à l'auditoire deux allocutions un peu longues, mais qui ne manquaient pas de force. Ces braves gens comptent peut-être trop sur l'inspiration du moment. Cela leur réussit parfois, car les Bassoutos sont essentiellement des gens de sentiment, qui dépendent beaucoup de leurs in-

pressions, et ne se laissent pas facilement dominer par la réflexion et le raisonnement. Sous certaines impressions, ils peuvent faire merveille, parler avec éloquence et chaleur, vous remuer le cœur et faire pleurer l'auditoire. Mais les impressions sont capricieuses; elles nous font parfois défaut, et alors, quand on n'est pas inspiré par la raison et la réflexion, adieu l'éloquence! Je crois qu'il vaut toujours mieux se préparer solidement de tête, travailler son sujet, mettre en ordre le plan du discours. Si l'inspiration vient, elle s'emparera de ces matériaux pour se donner du corps, — ou bien elle nous dira de jeter notre plan de sermon et nos idées d'hier soir au panier, et elle nous donnera un sujet nouveau, avec tout ce qu'il faut pour bien le traiter, — et si l'inspiration ne vient pas, eh bien! on n'est pas à court, on a de quoi parler, la raison vous donne vos idées. Être clair, bien exprimer ce que l'on comprend bien, c'est encore être éloquent, sans parler de la chaleur qui vous vient peu à peu, quand le sujet vous empoigne et que l'auditoire vous regarde (ce qui veut dire qu'il vous écoute).

Après cette tirade, comment parler de mon discours, à moi? Me voilà bien embarrassé, car la modestie et la vérité me défendent de me ranger dans la catégorie des inspirés; d'autre part, je ne puis non plus parler de l'excellent arrangement de mon discours, ni de la puissance de mon intellect. Je me suis donc condamné à n'en dire que deux mots. Je parlai aux gens de l'inspiration de la Bible, en leur donnant trois types: Moïse, Elie et les évangélistes; — puis je leur racontai l'affranchissement de la Bible par la Réformation et sa propagation par l'imprimerie; — puis je leur montrai la Bible missionnaire et passai en revue les progrès du volume saint au Lesouto, depuis le temps où les premiers Bassoutos épelaient l'A B C avec M. Casalis, à Thaba-Bossiou, jusqu'à aujourd'hui; — puis, je parlai sur ce texte: « Ta parole est la vérité. »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'avais la joie au cœur et que

l'auditoire en avait dans les yeux ; on écoutait, on avait l'air de jouir et d'avoir des impressions réelles. Je leur montrai la Bible en l'élevant devant toute l'assemblée ; puis je fis une prière d'actions de grâces et d'intercession pour que la Bible fasse au Lessouto la grande œuvre de délivrance pour laquelle elle a été envoyée ; enfin, mes huit catéchistes vinrent se placer devant la petite table qui me servait de tribune. Je remis à chacun d'entre eux l'exemplaire de l'annexe qu'il dessert, avec quelques paroles d'exhortation, et cette petite cérémonie fut le couronnement de tout le service.

Nota bene. Parmi les huit catéchistes, se trouvaient Joël, William et Filipi, que j'ai réinstallés, le premier à Mafcieng, le second à Bongalla, et le troisième chez Sefali, de sorte que mon œuvre est à peu près réorganisée. Les écoles se rouvrent et l'Évangile est annoncé aux païens. Voilà le résultat du petit coup d'Etat que j'ai fait cet automne pour mettre à la raison les mauvaises têtes de mon troupeau. Espérons que c'est la fin de cette malheureuse histoire.

Après le service de communion (quatre cents communiants), on me demanda des Bibles à acheter. C'était dimanche ; je me fis d'abord des scrupules de conscience. Mais je consentis, pensant qu'après tout, l'empressement que manifestaient quelques personnes à se procurer des Bibles était un hommage rendu à la Parole de Dieu, le complément de la fête du matin. En un quart d'heure, 16 Bibles étaient enlevées et autant de Nouveaux Testaments de poche. Il y avait là un vieux bonhomme de la vieille école, un nommé Job, que j'aime beaucoup, parce qu'il est de l'ancien type, un de ces vieux chrétiens de Béerséba, qui sont nombreux dans ma paroisse. Il me dit de sa grosse voix : « Monsieur, je suis vieux, je ne vois plus très clair ; mais il faut que j'achète une Bible. Il y a si longtemps que nous pleurons pour elle (c'est-à-dire la désirons), que ce serait une honte si nous ne l'achetions pas, maintenant qu'elle est arrivée. Je ne puis plus guère lire et je suis pauvre, mais je veux qu'après ma

mort mes enfants aient un héritage. Et ma vieille femme Gérïta est de cet avis. » Et il me paya comptant ses 13 schellings! — N'est-ce pas joli?

Si nos gens n'étaient pas pressés par la disette et obligés de consacrer tout ce qu'ils peuvent gagner à acheter du blé dans l'intérieur du Lessouto, j'aurais vendu le double ou le triple de Bibles, car on les couve de l'œil, et je sais que plusieurs personnes font des économies pour pouvoir se la procurer le plus tôt possible. Ce qui me fait plaisir, c'est de voir que notre fête restera dans la mémoire des gens comme un bon souvenir, et qu'ils ont reçu quelques impressions qui ne seront pas perdues. C'est là tout ce que je désirais...

H. DIETERLEN.



LES EXAMENS DES ÉCOLES SUPÉRIEURES DE MORIJA

Les quatre-vingt-deux jours de vacances que le gouvernement colonial nous autorise à répartir dans l'année scolaire de nos écoles supérieures, comme nous l'entendons, sont généralement partagés en deux périodes d'environ quatre semaines: l'une sépare en automne, à l'époque de la conférence, les deux semestres scolaires, l'autre termine l'année scolaire, au mois d'octobre. Les vacances de printemps viennent de commencer, cette année, le 11 octobre, et dureront jusqu'au 16 novembre. Le 9 et le 10 octobre ont eu lieu les examens de fin d'année. Le mot est prétentieux; il ne peut être justifié que par les souvenirs du passé, quand plus de cent jeunes gens remplissaient nos deux bâtiments, et que quelques-uns d'entre eux passaient des examens rendus solennels par la présence d'un délégué du gouvernement, et obtenaient, ensuite de cela, le certificat d'aptitude